

John Mearsheimer : les États-Unis perdent le contrôle, l'Iran et la Russie ne céderont pas

Le professeur John Mearsheimer est titulaire de la chaire R. Wendell Harrison Distinguished Service au département de sciences politiques de l'Université de Chicago. [www.youtube.com /@JohnMearsheimer](https://www.youtube.com/@JohnMearsheimer) Substack : mearsheimer.substack.com Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy Me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng GoFundMe : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Aujourd'hui, nous recevons John Mearsheimer, professeur à l'université de Chicago, pour parler de ce qui se passe actuellement au Moyen-Orient. Je suis heureux de vous voir, parce que tout cela me paraît assez déroutant. On voit Trump, aux Nations unies, menacer d'anéantir l'Iran après les élections de mi-mandat. En même temps, on observe d'importants mouvements d'armes. Les États-Unis viennent tout juste de se retirer d'Irak, après vingt-trois ans. Comment interprétez-vous tous ces événements ? Est-ce qu'on assiste à une escalade, ou y a-t-il une autre façon de voir les choses ?

#John Mearsheimer

Eh bien, concernant la question de l'escalade, il semble que les États-Unis n'aient aucun intérêt à faire monter la tension. Et la meilleure preuve, c'est que les Iraniens attaquent des navires dans le détroit d'Ormuz de manière assez intense depuis quelques jours. Et selon les informations publiées aujourd'hui, les Iraniens affirment avoir touché quatre navires au cours de la nuit. Pourtant, les États-Unis ne ripostent pas. Par le passé, cela aurait conduit à une stratégie de représailles mutuelles : les Iraniens attaquaient des navires dans le détroit, puis les États-Unis frappaient des cibles en Iran. Ensuite, les Iraniens répondaient en visant des objectifs dans des pays comme l'Arabie saoudite, le Koweït, et ainsi de suite, là où se trouvaient des bases militaires américaines.

Mais jusqu'à présent, nous n'en avons vu aucune preuve. Cela fait maintenant plusieurs semaines que les États-Unis évitent de monter l'échelle de l'escalade sur le plan militaire. Les Iraniens eux-mêmes, c'est une autre question. De nombreux éléments indiquent que davantage de pétrole sort désormais du détroit d'Ormuz. Et, semble-t-il, cela affaiblit quelque peu la position de négociation de

l'Iran. Beaucoup avancent l'hypothèse que les Iraniens n'ont tout simplement pas vraiment d'autre choix que d'escalader. Par exemple, il est tout à fait clair qu'une grande quantité de pétrole est chargée à Ras Tanura, le principal port d'Arabie saoudite. Plus tôt en septembre — plus tôt ce mois-ci — environ un million cinq cent mille barils par jour y étaient chargés sur des pétroliers.

C'était un million et demi début septembre. Il semble que, maintenant, environ six millions et demi de barils par jour soient chargés sur des pétroliers à Ras Tanura. Eh bien, il est possible — je ne dis pas que ce soit probable — mais il est possible que les Iraniens décident de frapper Ras Tanura pour retrouver leur capacité de pression sur les États-Unis dans ce conflit. Donc, ce qui se passe, c'est que les gens ne voient aucun signe montrant que les Américains souhaitent une escalade, du moins à ce stade. En revanche, ils voient de nombreux éléments indiquant que les Iraniens ont intérêt à faire monter la tension, un intérêt très fort. Et ils ont des cibles qu'ils peuvent viser, comme Ras Tanura ou le pipeline qui traverse l'Iran.

L'Arabie saoudite, qui a été mise à l'arrêt pendant un certain temps, fonctionne désormais à quarante pour cent de sa capacité et est en voie de retrouver sa pleine capacité. Les Iraniens pourraient donc s'en prendre au pipeline, ainsi qu'à Ras Tanura. Et il existe bien sûr d'autres cibles, dans des endroits comme les Émirats arabes unis et le Koweït. Et, bien sûr, les Iraniens continueront très probablement à cibler les navires qui tentent de traverser le détroit d'Ormuz. Voilà donc, en substance, où en est la situation aujourd'hui en matière d'escalade. Mais, comme vous le savez, Glenn, il est difficile de dire à quoi ressemblera la situation dans une semaine, car cette guerre a un fort potentiel d'escalade des deux côtés.

#Glenn

C'est un bon point. Dès la semaine prochaine, le monde peut déjà avoir complètement changé. Mais je me demandais comment vous percevez la stratégie américaine dans son ensemble. Vous utilisez, par exemple, des notions comme le « buck-passing », c'est-à-dire le fait de transférer à quelqu'un d'autre le coût d'une guerre. Et je me demandais si vous voyez cela dans la stratégie américaine actuelle. Car, en Europe, on a clairement vu une volonté de faire porter l'essentiel de la guerre en Ukraine sur les Européens, en leur demandant de la financer. On a entendu des choses similaires au Moyen-Orient : les États-Unis chercheraient à ce que des pays comme l'Arabie saoudite jouent un rôle plus direct. Pensez-vous que les États-Unis pourraient de nouveau essayer de faire cela ? Pour être honnête, ils demandent aussi à l'Europe de prendre davantage de responsabilités au Moyen-Orient. Mais est-ce une option qu'ils pourraient encore tenter, ou bien est-elle désormais épuisée ? Autrement dit, faire porter le poids de la situation à leurs États de première ligne.

#John Mearsheimer

Oui, juste un instant sur l'Europe. Ce qui se passe là-bas, c'est que les États-Unis essaient de se décharger sur les Européens. Ils veulent que les Européens soient les principaux responsables du soutien à l'Ukraine, afin que les Américains puissent se désengager autant que possible. Et dans ce

cas, les Américains ont un partenaire sur qui se décharger. Les Européens sont profondément engagés dans la guerre en Ukraine, et ils sont disposés à laisser les États-Unis leur transférer cette responsabilité. Donc, là, ça fonctionne. Mais la question qu'il faut se poser, concernant le Golfe et une guerre avec l'Iran, c'est : à qui les États-Unis peuvent-ils refiler la responsabilité ? Je veux dire, l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis, le Koweït... Aucun de ces pays n'est capable de chercher une confrontation avec l'Iran et de la remporter.

L'Iran dispose d'une puissance militaire bien supérieure à celle de n'importe lequel de ces pays. C'est pour cela qu'ils comptent depuis longtemps sur le parapluie sécuritaire américain. L'Arabie saoudite sait qu'elle ne pourrait pas combattre l'Iran et l'emporter. Elle a besoin des États-Unis. Donc, faire porter la responsabilité à d'autres n'a tout simplement aucun sens pour les États-Unis. En réalité, ce que les États-Unis essaient de faire, comme je l'ai dit dans mes remarques liminaires, c'est d'éviter de se retrouver dans un affrontement armé avec les Iraniens. Rappelez-vous : nous avons commencé par une campagne de bombardements de quarante jours. Puis il y a eu plusieurs séries de représailles mutuelles, avec des frappes militaires limitées de part et d'autre, qui ont duré à chaque fois quelques semaines.

Nous avons cessé de mener ces opérations de représailles parce que, premièrement, elles ne fonctionnaient pas et, deuxièmement, nous dépensions des munitions précieuses. Donc, ce que nous essayons de faire maintenant, c'est de rester sur la touche et de ne pas nous engager dans un affrontement militaire avec les Iraniens. À la place, nous comptons sur la pression économique. C'est le blocus, auquel s'ajoute la stratégie Bessent, pour étrangler économiquement l'Iran, pour couper tous les échanges économiques iraniens avec le reste du monde. Et puis, il y a le blocus. Ce sont, en quelque sorte, nos deux atouts majeurs à ce stade. Du moins, c'est ce que nous pensons. Mais nous n'essayons pas, vous savez, de refiler à qui que ce soit la responsabilité de faire la guerre à notre place. Parce que, encore une fois, il n'y a personne.

Juste un dernier point sur le fait de se défausser. Ceux qui se défaussent vraiment ici — et ils ont fait un travail remarquable —, ce sont les Israéliens. Israël nous a entraînés dans cette guerre. Ils ont embobiné Trump et nous ont fait entrer dans la guerre. Ils ont mené, avec les États-Unis, une campagne de bombardements de quarante jours. Mais une fois cette campagne terminée, les Israéliens sont largement restés sur la touche. Et ils ont laissé aux Américains la responsabilité de gérer l'Iran. Mais je veux souligner un dernier point : nous ne pouvons pas nous défausser sur les Israéliens. Je veux dire, s'il y a une armée dans la région qui a les capacités d'affronter les Iraniens, c'est bien l'armée israélienne. Mais ce n'est pas nous qui nous défaussons sur les Israéliens. Ce sont eux qui se défaussent sur nous.

#Glenn

J'allais dire que, au Moyen-Orient, ça s'est passé dans l'autre sens. Autrement dit, les Israéliens ont contourné les États-Unis. Oui. Mais est-ce que vous pensez que cet étranglement économique peut convaincre ? Parce que ça pourrait marcher. Je veux dire, encore une fois, je pense qu'il existe des

liens économiques forts avec d'autres centres de pouvoir. Ils vivent sous sanctions depuis longtemps. Donc, je comprends cet argument. Mais en même temps, vous savez, chaque État a un point de rupture. Voyez-vous des signes indiquant que les États-Unis pourraient réussir avec cette stratégie ?

#John Mearsheimer

Eh bien, il ne fait aucun doute que les États-Unis et d'autres pays infligent d'immenses souffrances aux Iraniens. Et cela dure depuis longtemps. Et maintenant, nous intensifions encore cette pression. Il est tout à fait clair que, dans l'immédiat, les Iraniens peuvent supporter cette épreuve. Ils ont suffisamment de pétrole en haute mer, qu'ils peuvent vendre pour tenir probablement jusqu'en décembre. Mais supposons que nous commençons à les pousser jusqu'au point de rupture. La question qu'il faut alors se poser, Glenn Diesen, c'est : que vont-ils faire ? Nous partons du principe qu'ils vont lever les mains et que l'histoire s'arrêtera là. Mais je ne pense pas que ce soit vrai. Je pense qu'ils vont escalader. Et, comme je l'ai dit auparavant, ils évoluent dans un environnement riche en cibles. Il y a des endroits comme le port saoudien de Ras Tanura.

Il y a l'oléoduc saoudien. Il y a toutes sortes de cibles aux Émirats arabes unis. Et ils peuvent faire énormément de dégâts au flux de pétrole qui sort du Golfe, et nuire à l'économie internationale. Et par-dessus tout cela, il faut comprendre que, même si davantage de pétrole sort aujourd'hui qu'au début du mois — au début de septembre, je veux dire — le fait est que, si l'on regarde les prix du pétrole, et surtout les prix, les rendements obligataires et divers autres indicateurs économiques, l'Occident est vraiment en difficulté. Et rien n'indique que notre situation s'améliore de manière significative, malgré le fait que davantage de pétrole sorte du Golfe. Nous sommes donc soumis à une pression énorme. Et si les Iraniens intensifient leur action et ferment des ports comme Ras Tanura, Fujairah, aux Émirats arabes unis, et ainsi de suite — ce qu'ils peuvent faire, et assez facilement.

Cela rendra nos problèmes encore plus graves. J'ajouterais aussi que toute cette opération de blocus contre l'Iran exerce une pression énorme sur la marine américaine. Et on ne sait pas très bien combien de temps encore elle pourra maintenir ce blocus. La marine américaine n'est pas si grande que ça. Et comme la base navale de Bahreïn, où était stationnée la cinquième flotte américaine, a été pratiquement éliminée, la logistique nécessaire pour maintenir un blocus est considérable. Les États-Unis sont donc soumis à une forte pression. On ne le voit pas quand on écoute le président Trump ou Scott Bessent s'exprimer. Mais je parierais beaucoup d'argent que, à huis clos, tous les deux, ainsi que les autres conseillers de Trump, sont profondément inquiets de la direction que prennent les événements.

#Glenn

Il semble que, dans beaucoup de foyers de tension à travers le monde, ou dans d'autres zones où les États-Unis sont présents, on reconnaisse qu'il y a un changement dans l'ordre mondial. Il faut un

rééquilibrage. On ne peut pas passer d'un système international où les États-Unis ont, pour l'essentiel, le dernier mot, à un nouveau système dans lequel ils peuvent être confrontés, souvent avec succès, par les Iraniens, contrebalancés par les Russes, et de plus en plus par les Chinois. Comment voyez-vous ce rééquilibrage se produire, principalement au Moyen-Orient ? Parce qu'on a l'impression que les principaux alliés des États-Unis, s'ils ne sont pas soutenus, devront à un moment donné s'adapter à de nouvelles réalités.

Autrement dit, il faut composer avec l'Iran. Sinon, ils vont se mettre dans une situation très difficile. Mais alors, que peuvent faire les États-Unis ? Parce que s'ils affrontent l'Iran, comme vous l'avez dit, l'Iran a la capacité, en s'en prenant aux infrastructures énergétiques, de détruire pratiquement un grand nombre de ces pays. Et si les États-Unis ne s'en prennent pas à l'Iran, ces pays devront s'adapter à de nouvelles réalités et commencer à conclure des accords, à négocier certains arrangements avec les Iraniens. C'est donc un peu un dilemme pour les États-Unis. Selon vous, y a-t-il un moyen de sortir de ce dilemme ?

#John Mearsheimer

Eh bien, permettez-moi d'abord de faire une remarque générale, puis de répondre à votre question précise. De manière générale, je pense qu'il est important de garder à l'esprit que les Russes comme les Iraniens considèrent les États-Unis comme une menace existentielle. Je pense que les Russes ont bien compris, dès le début de ce conflit — et cela remonte, je pense, à deux mille quatorze, lorsque le conflit a réellement éclaté. Mais cela remonte certainement à deux mille vingt-deux, lorsque la guerre qui se déroule aujourd'hui a commencé. Les Russes comprennent que les États-Unis cherchent à écarter la Russie du rang des grandes puissances. Et c'est simplement une autre façon de dire que les États-Unis représentent une menace existentielle. Et si vous êtes la Russie, et que vous faites face à une menace existentielle, vous n'allez pas capituler.

Vous allez vous battre jusqu'au dernier homme. Et s'il faut utiliser des armes nucléaires, vous les utiliserez. Je pense que beaucoup de gens n'étaient tout simplement pas disposés à reconnaître cette réalité fondamentale. Cela veut dire qu'il y a des limites à ce que vous pouvez faire pour malmenager les Russes. Et cela veut dire que vous pourriez finir dans une guerre nucléaire si vous n'êtes pas prudents. Maintenant, pour passer à la guerre contre l'Iran, il est absolument clair que l'Iran fait face à une menace existentielle. Trump a menacé, à sept reprises selon mon décompte, de rayer l'Iran de la surface de la Terre. Et il l'a fait très récemment aux Nations unies. Les Iraniens ne vont pas se rendre. Ils vont tout faire pour empêcher les États-Unis de l'emporter.

Et cela veut dire qu'il y a de vraies limites à ce que nous pouvons accomplir dans le Golfe. Et c'est manifestement clair depuis le vingt-huit février. Nous exerçons une pression énorme sur l'économie iranienne et sur le peuple iranien. Nous les punissons de manière véritablement considérable. Mais voyez-vous le moindre signe que les Iraniens baissent les bras, ou qu'ils s'apprêtent à baisser les bras et à se rendre ? Il n'y a absolument aucune preuve de cela. Pas plus qu'il n'y a la moindre preuve que les Russes s'apprêtent à baisser les bras et à se rendre. Encore une fois, ces pays font

face à une menace existentielle. Et lorsqu'on fait face à une menace existentielle, on n'abandonne pas. On escalade. On cherche toutes les occasions possibles d'infliger des souffrances à l'autre camp.

Voilà donc ce à quoi nous sommes confrontés. Maintenant, pour répondre plus précisément à votre question : que peuvent faire les États-Unis, à l'avenir, pour protéger des pays comme l'Arabie saoudite, le Koweït et les autres États du Golfe ? La réponse est très claire : pas grand-chose. Comme vous l'avez souligné plus tôt, Glenn, aujourd'hui est notre dernier jour en Irak. Nous nous retirons d'Irak. Nous quittons enfin l'Irak. Rappelez-vous : en deux mille trois, le dix-neuf mars, si mes souvenirs sont exacts, nous sommes entrés en guerre contre l'Irak. Et nous y sommes restés pratiquement tout le temps depuis ce dix-neuf mars. Nous avons bien réduit considérablement nos effectifs pendant un temps, mais nous avons ensuite renvoyé un nombre important de soldats en deux mille quatorze, et nous y sommes restés depuis. Mais maintenant, c'est fini. Nous quittons l'Irak.

Je pense que ce que vous allez voir, c'est une forte réduction des forces américaines dans les autres pays de cette région. Parce que les États-Unis ne peuvent pas assurer la sécurité de pays comme l'Arabie saoudite, le Koweït et les Émirats arabes unis comme ils pensaient pouvoir le faire, et comme ces pays pensaient que les États-Unis pouvaient le faire, avant le vingt-huit février. Je l'ai déjà dit. Avant le vingt-huit février, je ne réalisais pas à quel point toutes ces bases étaient vulnérables. Je savais qu'il y avait une certaine vulnérabilité, bien sûr. Je comprenais que les Iraniens disposaient de nombreux missiles balistiques et de drones, mais je n'avais pas pleinement mesuré à quel point ils seraient efficaces. Et le fait est qu'ils se sont révélés terriblement efficaces. Il est donc très peu logique, pour nous, de reconstruire ces bases de façon significative. Et même si nous les reconstruisons, Glenn.

Le fait est qu'avec le temps, les Iraniens vont construire davantage de missiles, des missiles plus précis et plus meurtriers, ainsi que davantage de drones, eux aussi plus meurtriers. Et ces bases, si nous les reconstruisons, seront plus vulnérables que jamais. Donc, de notre point de vue, je ne pense pas qu'il soit très judicieux de reconstruire ces bases. Et je ne pense pas non plus qu'il soit très judicieux, pour les États du Golfe, de dépendre des États-Unis pour assurer leur défense. Et d'ailleurs, quand on parle des États du Golfe qui dépendent des États-Unis, il faut se rappeler que les États-Unis n'ont pas seulement échoué à défendre les États du Golfe. Ils les ont entraînés dans cette guerre. Donc, si vous êtes, disons, à la tête de l'Arabie saoudite ou des Émirats arabes unis, vous devriez réfléchir très sérieusement au degré de proximité que vous voulez avoir avec les États-Unis.

Quoi qu'il en soit, je pense que, désormais, notre posture de sécurité dans le Golfe sera très différente de ce qu'elle était avant le vingt-huit février. Et notre présence militaire sera considérablement réduite. Et je pense que les États de la région dépendront moins de nous qu'ils ne l'ont fait par le passé. Mais cela soulève évidemment une question : que faire, désormais, quand on est l'Arabie saoudite ? Comment assurer sa propre sécurité ? Il est très clair qu'on ne peut pas compter fortement sur les États-Unis. On pourra peut-être encore compter un peu sur eux à l'avenir. Il pourrait subsister une certaine relation de sécurité avec les Américains, mais ce ne sera plus

comme avant. Et on ne peut pas vraiment compter non plus sur les Russes ou les Chinois pour assurer une sécurité qui ait un véritable poids.

Ils peuvent aider à la marge, mais pas tant que ça. Donc, je pense que si vous êtes l'Arabie saoudite, ou n'importe quel autre pays de la région, vous avez en réalité deux options. La première consiste à trouver une sorte de modus vivendi avec les Iraniens. Et ça, bien sûr, c'est assez facile pour les Irakiens, parce que ce sont deux pays chiites et qu'ils ont, ces dernières années, globalement suivi la même ligne. Mais pour les autres pays, c'est beaucoup plus délicat, parce que ce sont essentiellement des États sunnites. Cela dit, même dans ce cas, je pense que, si vous êtes l'Arabie saoudite, la décision la plus judicieuse est de trouver une forme de modus vivendi, une sorte de détente avec l'Iran. L'autre option, c'est de développer des armes nucléaires. J' imagine que les Saoudiens passent beaucoup de temps, ces jours-ci, à réfléchir au développement de leur propre dissuasion nucléaire.

J' imagine que les Iraniens font la même chose. Si j'étais à la tête d'un État de la région du golfe Persique aujourd'hui, et que je réfléchissais à la manière de maximiser mes chances de survie à l'avenir, la question de l'arme nucléaire figurerait très haut dans mes priorités. Cela ne veut pas dire que je chercherais à me doter de l'arme nucléaire, car, comme vous le savez, ce n'est pas une chose facile. Les États-Unis et les Israéliens feraient tout leur possible pour l'empêcher. Mais malgré tout, l'arme nucléaire reste l'ultime moyen de dissuasion. Et compte tenu de ce que nous venons de dire sur la viabilité du parapluie sécuritaire américain, je pense qu'il faut au moins envisager cette option. Mais, à mon avis, l'essentiel pour ces pays, à l'avenir, est de trouver un modus vivendi avec les Iraniens.

#Glenn

Eh bien, vous anticipez un peu ma prochaine question, parce que je voulais justement vous demander comment vous percevez les risques, maintenant que les États-Unis doivent, par nécessité, commencer à réduire quelque peu leurs engagements en matière de sécurité. Parce que, vous savez, quand les États-Unis étaient une puissance hégémonique, il était logique de, disons, dans toutes les circonstances, diviser pour régner, si vous voulez. Ou de répartir les régions entre des alliés dépendants et des adversaires qui s'équilibrent. En Europe, les Européens, dépendants sur le plan de la sécurité, restaient loyaux, et ils faisaient contrepoids aux Russes. Les États arabes du Golfe restent loyaux et font contrepoids aux Iraniens. Et il existe des dispositifs de sécurité similaires en Asie de l'Est. Mais que se passe-t-il lorsque les États-Unis se retirent ? Parce que, vous savez, on a l'impression que, si l'on regarde l'Asie de l'Est, le Japon doit soit apprendre à faire lui-même contrepoids à la Chine, soit se doter de l'arme nucléaire. Cela pourrait échapper à tout contrôle.

Sinon, ils devront conclure un accord avec les Chinois. On peut dire la même chose de l'Europe. Si les États-Unis se retirent, que font les Européens ? Parce que certains Européens disent désormais : « Il nous faut une nouvelle OTAN, mais sans les États-Unis. » C'est donc du militarisme sans armée. Ça n'a pas vraiment beaucoup de sens. L'autre possibilité, c'est qu'ils fassent la paix avec les Russes,

ce qui sera difficile à ce stade. Et vous avez décrit une situation similaire au Moyen-Orient. Alors, quel est le risque ? Parce que, pour revenir à ce thème, chaque fois qu'il y a un basculement massif des rapports de force, qu'une puissance hégémonique se repositionne, cela perturbe beaucoup de régions en même temps. Et c'est, du moins à mon avis, en partie ce qui explique le chaos que nous voyons actuellement. Et, vous savez, que devraient faire les États-Unis ? Je sais que cette question regroupe beaucoup de choses, mais je pense qu'elle dit aussi quelque chose de notre époque.

#John Mearsheimer

Bon, mettons la Chine de côté. Nous pourrions en reparler plus tard dans l'émission, et je suis tout à fait disposé à le faire. C'est un sujet très important. Nous venons d'avoir ce grand sommet entre Xi Jinping et Donald Trump à Washington, dans le district de Columbia. Nous devons donc parler de la Chine. Mais laissons cela de côté pour l'instant. Mettons cette question entre parenthèses et restons sur le Moyen-Orient. Voilà le problème auquel les États-Unis sont confrontés. Et d'ailleurs, ce dont nous parlions il y a quelques minutes concernait davantage la manière dont les États du Golfe devraient réagir à une présence américaine réduite dans la région, à l'avenir.

Mais parlons de ce que devrait être la politique des États-Unis dans la région. Et je crois qu'il est assez clair, comme nous le disions, que notre présence militaire va être considérablement réduite. Je veux dire, pensez à l'importance de la base navale que nous avons à Bahreïn. C'est là qu'était basée la Cinquième Flotte. Cela comptait énormément pour notre capacité à projeter notre puissance. À ce stade, j'ai du mal à imaginer que cette base navale puisse reprendre vie, et que les États-Unis puissent à l'avenir opérer à Bahreïn comme ils le faisaient avant le vingt-huit février. Je pense que ce monde-là a disparu. Je pense que nos bases vont être considérablement réduites.

Et comme nous le disions tout à l'heure, notre parapluie sécuritaire au-dessus de ces différents États du Golfe ne sera plus le même qu'avant le vingt-huit février. Alors, comment les États-Unis devraient-ils envisager leurs relations avec l'Iran ? Il me semble que la chose la plus intelligente à faire serait que les États-Unis trouvent une forme de *modus vivendi* avec les Iraniens, qu'ils modifient réellement leur relation avec eux. Je sais que ce n'est pas un argument populaire dans les grands médias, mais l'Iran n'est pas un État agressif, au sens où il parcourrait le monde en déclenchant des guerres, en lançant sans cesse des guerres. Et, en réalité, dans son histoire, dans l'histoire de l'État-nation iranien, rien ne montre qu'il ait jamais déclenché une guerre.

Et rien n'indique jamais que l'Iran ait cherché à déclencher une guerre contre l'un de ses voisins. Donc, malgré la rhétorique en Occident, ce n'est pas un État très agressif. Il s'est montré très agressif lorsqu'il répond à une agression des États-Unis et des Israéliens. Cela ne fait aucun doute. Il n'a pas le choix. Mais l'idée qu'il soit déterminé à déclencher des conflits, à lancer des guerres et à conquérir des territoires, je n'en vois aucune preuve. Je pense donc que les États-Unis pourraient trouver une forme de *modus vivendi* avec les Iraniens. Mais le grain de sable, Glenn, c'est Israël.

Israël ne veut trouver aucun *modus vivendi* avec l'Iran. Les Israéliens cherchent essentiellement à détruire l'Iran. Ils veulent le fragmenter en une poignée d'États. Ils veulent faire à l'Iran ce qui a été fait à la Syrie. À tort ou à raison, les Israéliens considèrent l'Iran comme une menace mortelle. Et ils ont l'Iran dans leur ligne de mire. Mon argument, c'est que cela ne va pas changer. Les Israéliens resteront déterminés à détruire l'Iran. Et cela veut dire que les États-Unis resteront déterminés à détruire l'Iran. Car, lorsqu'il s'agit de la politique américaine au Moyen-Orient, nous savons tous que les Israéliens exercent une influence énorme sur notre politique.

C'est peut-être un peu fort de dire qu'ils contrôlent notre politique étrangère. Mais ils ne sont pas loin de contrôler notre politique étrangère au Moyen-Orient, c'est certain. Et je pense que, par conséquent, il sera extrêmement difficile pour les États-Unis de parvenir à un *modus vivendi* avec l'Iran. Mais, en même temps, je pense qu'il sera presque impossible pour les États-Unis de maintenir au Moyen-Orient une force militaire aussi redoutable que celle qui y a existé, en réalité, jusqu'à aujourd'hui. Donc, pour la suite, nous sommes face à un véritable dilemme quant à notre manière d'envisager le Moyen-Orient.

#Glenn

Eh bien, on pourrait penser que la relation entre les États-Unis et Israël commencerait à évoluer, étant donné que leurs intérêts communs le sont de moins en moins. Par exemple, après mille neuf cent soixante-sept, les Israéliens ont prouvé qu'ils étaient un véritable multiplicateur de force. Soudain, la domination accrue des États-Unis correspond presque parfaitement au désir d'Israël d'exercer sa puissance, ou du moins de dominer une partie de la région. Mais ensuite, on voit les États-Unis commencer à revoir leur position, parce que leurs relations avec les États arabes sont, en quelque sorte, fragilisées par leur partenariat avec Israël.

Mais il semble que nous entrions maintenant dans une autre phase, où les États-Unis ont intérêt, comme vous le dites, à trouver un nouvel arrangement avec l'Iran à un moment donné, s'ils ne peuvent pas le vaincre. Mais, à ce stade, les Israéliens pourraient y voir une menace existentielle. Alors, si les États-Unis doivent commencer à se retirer, est-ce que cela annonce une rupture plus profonde entre les Américains et les Israéliens ? Je l'ai probablement formulé de manière maladroite, donc je ne sais pas si vous avez compris ce que je voulais dire.

#John Mearsheimer

Non, je comprends parfaitement ce que vous dites. Je pense que c'est une excellente question. Il ne fait aucun doute, Glenn, que les intérêts d'Israël et ceux des États-Unis divergent sur la manière de traiter la question iranienne. Et comme vous le savez, les États-Unis et Israël ont déjà eu des intérêts divergents sur un certain nombre de sujets par le passé, notamment la question palestinienne. Mais le fait est que, compte tenu du pouvoir du lobby aux États-Unis, les États-Unis finissent invariablement par danser au rythme d'Israël. La question est donc de savoir si ce sera

aussi le cas ici. Je pense, Glenn, que dans un avenir prévisible, les Israéliens — ou, pour le dire un peu différemment, le lobby pro-israélien et les Israéliens — ont la mainmise sur la politique américaine.

Et il sera très difficile pour les États-Unis de prendre, sur l'Iran, une direction différente de celle qu'Israël veut nous voir prendre. Je sais que l'opinion publique américaine sur Israël a radicalement changé. Cela ne fait aucun doute. Et cela pourrait, à un moment donné, se traduire par un changement au niveau des politiques menées. Mais je ne vois pas cela se produire de sitôt. Je peux me tromper. J'espère me tromper, mais je ne le vois pas. Donc, je pense que les Israéliens nous maintiendront fortement engagés, au moins sur le plan politique ou en matière de stratégie affichée. Mais en ce qui concerne les forces dans la région, comme je le disais auparavant, je ne pense pas que nous pourrions, à l'avenir, maintenir des forces dans la région comme nous l'avons fait par le passé.

Cela ne veut pas dire que nous allons quitter totalement le Moyen-Orient, parce que cela n'arrivera pas. Mais ce sera une question très délicate pour nous. Maintenant, permettez-moi d'ajouter un autre sujet, qui, je pense, comptera beaucoup pour la suite : la question nucléaire. Il est possible que nous n'obtenions pas d'accord nucléaire entre l'Iran et les États-Unis. Nous n'aurons pas de nouvel accord sur le nucléaire iranien. Et il est également possible que les Iraniens décident de fabriquer des armes nucléaires. Ou même, s'ils ne décident pas d'en fabriquer, les Israéliens et les Américains auront l'impression qu'ils sont en train de le faire.

Et compte tenu de l'engagement profond des États-Unis, et surtout d'Israël, à empêcher l'Iran de devenir un État doté de l'arme nucléaire, les incitations pour les États-Unis et l'Iran à... excusez-moi... pour les États-Unis et Israël à attaquer l'Iran, afin d'empêcher l'Iran d'acquérir une capacité de dissuasion nucléaire, seront très fortes. Et nous pouvons le faire avec des bombardiers et des missiles déployés loin du Moyen-Orient. Autrement dit, nous pouvons faire décoller des bombardiers B deux de Diego Garcia et les utiliser contre l'Iran. Ou nous pouvons employer des missiles tirés à très longue distance. Et les Israéliens, bien sûr, peuvent utiliser leur force aérienne pour attaquer l'Iran.

Donc, ce que je vous dis, c'est que, de notre point de vue, parvenir à un modus vivendi avec l'Iran serait une bonne chose. Mais il se peut que ce soit très difficile, voire impossible, à cause de la question nucléaire. Tout cela pour dire qu'il est très difficile de voir, Glenn, comment parvenir à un accord de paix significatif — ou à un accord significatif — entre les États-Unis d'un côté et l'Iran de l'autre. Un accord qui apporterait de la stabilité dans la région et permettrait aux États-Unis de réduire considérablement leurs forces, puis de se tourner vers l'Asie, ce qui est depuis longtemps notre objectif principal en matière de politique étrangère. À ce stade, il est tout simplement difficile de voir comment nous pourrions y parvenir.

#Glenn

Oui, c'est bien ce que je voulais dire. Quand les États-Unis se retirent, il va y avoir un grand vide. Et, dans ce vide, l'Arabie saoudite pourrait se sentir très vulnérable. Elle pourrait vouloir se doter de l'arme nucléaire. L'Iran aussi. Comme vous l'avez dit, si je conseillais les Iraniens, je leur dirais peut-être de ne pas acquérir l'arme nucléaire, parce que cela pousserait leurs rivaux à faire de même. Mais, au minimum, de devenir un État du seuil. De s'assurer d'avoir les matières et le savoir-faire nécessaires, pour pouvoir assembler tout cela si besoin. Donc non, c'est là toute la difficulté. Car je pense que, pour que les États-Unis puissent se retirer, ils devraient mettre en place autre chose. Cela voudrait dire chercher, en quelque sorte, un accord entre les États du Golfe et les Iraniens.

Et après des décennies passées, en substance, à organiser un système d'alliances contre l'Iran, il semble que, oui, ce serait difficile d'obtenir l'adhésion de toute une classe politique. Parce que, vous savez, nous construisons des récits avec les gentils et les méchants quand nous voulons faire avancer nos politiques. Permettez-moi de vous poser la question : est-ce que vous voyez une dynamique similaire en Europe ? Parce que, là encore, en Europe, je pense qu'après la guerre froide, nous avons choisi, vous savez, d'élargir l'OTAN plutôt que de mettre en place une architecture de sécurité inclusive, parce qu'il fallait garder l'Amérique sur le continent. Donc, au moins, on avait l'impression d'être prêts à faire de la Russie un ennemi, dans une certaine mesure, afin de préserver cette Europe.

Mais aujourd'hui, les États-Unis se retirent, en tout cas. Ils font marche arrière. Ils veulent que les Européens se débrouillent seuls. Comment voyez-vous les choses ? Comment l'Europe peut-elle s'adapter à cela ? Parce que, là encore, certains parlent désormais d'armes nucléaires. Ils veulent mettre en place le partage nucléaire. Ils parlent d'une guerre avec la Russie. Les États-Unis auraient-ils alors intérêt, au lieu de faire revivre ce dont nous parlions au début des années quatre-vingt-dix, au lieu d'avoir une sécurité commune ? Parce que, si c'est le cas, et si le conflit entre les Européens et les Russes prend fin, pourquoi les Européens, je suppose, laisseraient-ils aux États-Unis autant d'influence sur le continent ? On a l'impression que tout le système se défait.

#John Mearsheimer

Eh bien, pour parler de ce qui se passe en Europe, à mon avis, comme je le soutiens depuis longtemps, Glenn, je pense que les Russes remporteront une victoire laide. Autrement dit, à un moment donné, les tirs cesseront. On aura un conflit gelé, et il restera un État ukrainien résiduel, dysfonctionnel. Et, point très important pour répondre à votre question, comme je le dis depuis longtemps, les relations seront empoisonnées entre les Russes d'un côté, et les Ukrainiens et les Européens de l'autre. Et même les Américains seront de l'autre côté. Je ne pense pas que les États-Unis pourront se détacher complètement de l'Europe. Les Européens feront certainement tout leur possible pour que cela n'arrive pas.

Il y aura donc les Russes d'un côté, et de l'autre les Ukrainiens, les Européens, c'est certain, et dans une certaine mesure les Américains. Et les relations entre ces deux camps seront empoisonnées. Or, comme vous le savez mieux que moi, si l'on regarde ce qui se passe aujourd'hui en Ukraine, la

manière dont on parle de la Russie et de l'avenir, ces relations déjà empoisonnées le seront encore bien davantage. C'est vraiment assez frappant de voir à quel point les gens, en Occident, et surtout en Europe, notamment dans des pays comme la Grande-Bretagne, sont hostiles aux Russes. Et si les Russes remportent cette victoire laide, comme je pense qu'ils le feront, cela ne passera pas bien auprès des Européens ni des Ukrainiens.

Donc, vous allez avoir de gros problèmes en Europe, à perte de vue. Si vous réfléchissez à ce qu'on dit ici, Glenn, c'est qu'il n'y a vraiment aucun moyen de mettre fin aux troubles au Moyen-Orient. Et il n'y a aucun moyen de mettre fin aux troubles en Europe. Et dans les deux cas, mais surtout en Europe, on peut imaginer qu'une guerre éclate de nouveau. Pas seulement entre l'Ukraine et la Russie, mais entre l'Europe et la Russie. C'est une possibilité très réelle. Et je pense d'ailleurs, comme vous le savez très bien, que les Européens font beaucoup de choses qui rendent cela plus probable, plutôt que moins.

On pourrait penser que les Européens, après tout ce qui s'est passé depuis deux mille quatorze, travailleraient d'arrache-pied à stabiliser la situation et à faire en sorte que, pour la suite, le risque de guerre soit considérablement réduit. Mais c'est exactement l'inverse qui se produit. J'ai du mal à comprendre ce que les Européens ont en tête, compte tenu du peu de capacités militaires dont ils disposent. Voulez-vous vraiment provoquer une guerre avec la Russie, qui possède bien davantage de capacités militaires conventionnelles que vous et qui, soit dit en passant, a énormément d'armes nucléaires et les utilisera probablement si elle se sent acculée ? Si j'étais Européen, la dernière chose que je voudrais faire serait de chercher querelle aux Russes. Mais ils semblent déterminés à le faire.

Donc, tout cela pour dire que, je pense, vous allez avoir des problèmes en Europe, aussi loin que porte le regard. Et je pense que les Américains vont réduire considérablement leur présence en Europe. On parle même, à l'heure actuelle, de réduire de moitié les effectifs des troupes américaines en Europe. Mais malgré tout, je pense que les Américains resteront engagés, dans une certaine mesure. Ils ne se retireront pas complètement. Donc, ce que l'on voit ici, c'est que les difficultés vont se poursuivre dans le Golfe. Elles vont aussi se poursuivre en Europe, même une fois que les combats auront cessé dans les deux cas. Et les Américains seront impliqués, mais moins qu'ils ne l'étaient par le passé. C'est donc un tableau très sombre, quand on pense à la situation dans ces deux régions d'une importance stratégique majeure.

#Glenn

Même si la guerre en Ukraine se réglait demain, ou si l'Ukraine sombrait dans l'océan, ou quoi que ce soit d'autre, les causes profondes seraient toujours là. C'est-à-dire qu'on aurait toujours une Europe divisée. On chercherait encore à déterminer où passent les nouvelles lignes de division. Donc, cela pourrait tout simplement se reproduire en Moldavie, en Géorgie. Vous savez : doivent-elles se tourner vers l'Est ou vers l'Ouest ? Cela suppose des manipulations internes, mais aussi une implication étrangère. Et ce n'est pas tout. Ces dernières années, nous avons largement célébré l'élargissement de l'OTAN à la Finlande et à la Suède. Mais, encore une fois, je suis à Moscou en ce

moment, et j'ai demandé à Sergueï Lavrov : quel impact cet élargissement de l'OTAN à la Finlande et à la Suède a-t-il eu sur les calculs stratégiques de la Russie ?

Et il a poursuivi, vous savez, en soulignant les pressions qui pèsent sur Kaliningrad. Et il a dit, vous savez, que cela lui donne — c'est le mot qu'il a employé — la chair de poule. Parce que, vous savez, nous n'avons aucune chance de nous battre pour ça. C'est notre territoire, un million de Russes y vivent. D'ailleurs, c'est doté de l'arme nucléaire. Il ne l'a pas précisé, mais c'est plutôt important. Mais il a aussi parlé de la Finlande. Vous savez, il y avait autrefois, là au nord, le plus grand État neutre. Et maintenant, on entend le président finlandais parler de frapper la Russie, et toute cette rhétorique de guerre. Il a employé des termes très durs. Je dirais qu'ils en ont assez de voir les Européens devenir un peu trop à l'aise.

Cela signifie que la dissuasion russe n'est plus respectée. Quand des pays plus petits comme la Finlande peuvent parler de frapper la Russie, d'entrer en guerre, de mettre la pression sur Kaliningrad... Enfin, tout ce genre de choses. Les Russes ont le sentiment d'être acculés, aujourd'hui. Et cela ne va plus durer très longtemps. Je me demande simplement comment vous voyez la situation dans son ensemble. Parce que je pense que les Européens se sont dit : « Oh, on peut encore escalader un peu, puis encore un peu », parce que les Russes ne ripostent jamais. Et, vous savez, personne ne leur a dit que non, ils ne riposteront pas, jusqu'au jour où ils décideront de le faire. Mais j'ai vraiment le sentiment qu'on arrive à un point très dangereux.

#John Mearsheimer

Je pense que nous avons déjà atteint un point très dangereux. Quand j'ai entendu Radosław Sikorski parler de faire pression sur les Russes à Kaliningrad, vous savez, de masser des troupes à la frontière de Kaliningrad, j'ai simplement secoué la tête en me disant : est-ce qu'il a perdu la tête ? Ce n'est pas ce qu'il faut faire. Cela pourrait avoir des conséquences catastrophiques. Vous savez, je suis un réaliste convaincu, comme tu le sais, Glenn. Ce n'est pas comme si j'étais une mauviette qui analyse la politique internationale. Je comprends parfaitement l'importance de la force militaire, l'importance de la dissuasion, et le fait que les menaces sont parfois nécessaires. Mais quand j'écoute des gens comme Sikorski parler, je me dis simplement... je pense qu'il a perdu la tête.

J'avoue que je ne comprends pas vraiment. S'il y a bien une chose que les gens devraient faire, c'est essayer d'apaiser ces tensions et de tout mettre en œuvre pour mettre fin à la guerre en Ukraine le plus tôt possible. Mais ce n'est pas ce qui se passe. Et d'ailleurs, quand on écoute la rhétorique qui vient du Royaume-Uni, c'est vraiment assez choquant. Les Britanniques semblent prêts, à un degré assez sidérant, à mener une guerre majeure contre les Russes. C'est assez incroyable. Mais je voudrais faire une remarque générale sur ce qui se passe. Je pense qu'une grande partie de ce que nous voyons aujourd'hui s'explique par la manière dont on envisage les causes de la guerre. Vous comme moi pensons que cette guerre a été causée par l'élargissement de l'OTAN, l'élargissement de l'Union européenne et les révolutions de couleur.

Bien sûr, l'élargissement de l'OTAN est l'élément clé. Car après l'engagement pris par l'OTAN en avril deux mille huit, elle était déterminée à faire entrer l'Ukraine dans l'Alliance. Et c'est cela, bien sûr, qui a précipité la guerre qui a lieu aujourd'hui. Donc, à nos yeux, la cause fondamentale de la guerre a été de transformer l'Ukraine en bastion occidental à la frontière de la Russie. L'autre point de vue — et quand je dis « l'autre point de vue », c'est la thèse dominante en Occident — c'est que la Russie est une puissance impériale. Poutine est un impérialiste. Il n'y a pas grande différence entre lui et Adolf Hitler. Et il est déterminé non seulement à conquérir toute l'Ukraine et à l'intégrer à une Grande Russie.

Mais il cherche aussi, en réalité, à rétablir l'empire soviétique en Europe de l'Est. Cela signifie que, lorsqu'il en aura fini avec l'Ukraine, il se tournera vers les États baltes, la Pologne, la Roumanie, des pays comme ceux-là. Il représente une menace pour toute l'Europe. Il faut donc le contenir. Or, si c'est votre vision du monde et que les Russes remportent une victoire, même une victoire peu reluisante, ou n'importe quel type de victoire, alors cela vous dit qu'il faut vous préparer à la prochaine agression russe. Car, dans cette histoire bien précise, les Russes sont déterminés à conquérir davantage de territoire au-delà de l'Ukraine. Eh bien, le problème, c'est que la grande majorité des Européens adhèrent à l'idée reçue dominante. C'est précisément pour cela qu'elle est dominante.

Et ils pensent que Poutine est... qu'il est déterminé à conquérir des territoires dans toute l'Europe, et qu'il faut l'arrêter. Et c'est pour ça qu'ils estiment qu'une guerre avec la Russie est inévitable. Vous et moi, nous pensons — et je crois que les faits nous donnent presque entièrement raison — que cette idée reçue, c'est du grand n'importe quoi. Poutine n'a jamais, jamais dit qu'il avait le moindre intérêt à conquérir toute l'Ukraine. Et il n'a jamais, jamais dit qu'il voulait conquérir des territoires au-delà de l'Ukraine, en Europe de l'Est. De plus, quand on regarde les capacités de l'armée russe, il devrait être évident pour tout le monde que les Russes essaient depuis de nombreuses années de conquérir le cinquième oriental de l'Ukraine. Et ils ont eu un mal fou à y parvenir.

Est-ce que ça ressemble à une armée sur le point de conquérir toute l'Ukraine ? Est-ce que ça ressemble à une armée prête à frapper en Europe de l'Est ? Certainement pas, en tout cas pas à mes yeux. Je ne sais pas de quoi les gens parlent. Et bien sûr, en Occident, on entend toute cette rhétorique sur les pertes russes massives qu'ils subiraient chaque mois, et sur les problèmes que l'armée russe rencontrerait partout. Alors on se dit : si c'est vrai, pourquoi croire que l'armée russe est la nouvelle Wehrmacht, prête à conquérir d'immenses portions de territoire en Europe ? Ça n'a pas l'air très cohérent. Mais vous avancez ces arguments, et ils ne passent tout simplement pas.

Les gens continuent de croire qu'on a affaire à un impérialiste qui dispose de nombreux moyens et que, lorsqu'il en aura fini avec l'Ukraine, il poursuivra sa marche vers l'ouest. Donc, vous et moi avons une vision très différente. Et cela compte dans votre façon d'envisager l'avenir, pour toutes les raisons évidentes. Je pense qu'il est clair, pour vous comme pour moi, que l'Ukraine ne va pas devenir membre de l'OTAN. Elle ne va pas être intégrée à l'Alliance. Ce train est passé. Par conséquent, il est temps de mettre fin à cette guerre et de faire tout ce qui est possible pour

redonner vie à l'Ukraine. Et de veiller à ce qu'une nouvelle guerre entre l'Ukraine et la Russie ne commence pas. Et, bien sûr, à ce qu'une guerre entre la Russie et un quelconque pays européen n'éclate pas, que ce soit la Finlande, les États baltes, la Pologne, ou d'autres. C'est notre position, n'est-ce pas ?

Et cela concorde avec notre analyse : cette guerre était liée à l'élargissement de l'OTAN. Maintenant que l'élargissement de l'OTAN n'est plus à l'ordre du jour, il est possible de parvenir à une forme d'accord. Peut-être pas à un véritable accord de paix, mais à un accord qui réduirait fortement le risque d'une nouvelle guerre. C'est notre point de vue. Mais ce n'est pas celui des autres, parce qu'ils adhèrent à l'idée reçue sur les raisons du déclenchement de cette guerre. Vous voyez donc que le débat sur les causes de la guerre n'est pas seulement une question d'histoire. Il continue de nous hanter, et il continuera de le faire à l'avenir. Et le fait que les élites européennes écartent les faits et la logique, et avancent ces arguments selon lesquels Vladimir Poutine serait une sorte de nouvel Adolf Hitler, ce qui n'est évidemment pas vrai, ne fait qu'aggraver une situation déjà mauvaise pour la suite.

#Glenn

Même si la Russie avait les moyens matériels de restaurer l'Union soviétique, ou de conquérir l'Europe occidentale, peu importe. Je veux dire, oubliez tout ça. Imaginez simplement la Pologne. Là, je vois quelques problèmes. Même s'ils en avaient les moyens matériels, d'abord, ils auraient quarante millions de Polonais. Pas un seul ne voudrait vivre sous domination russe. Ce serait un cauchemar. Et dans la société russe aussi, ils voient les deux côtés. Ils comprennent l'argument humanitaire expliquant pourquoi ils sont intervenus. Mais ils comprennent aussi l'argument selon lequel on ne peut pas avoir l'OTAN en Ukraine. C'est une menace existentielle. C'est de là que vient le soutien. Vous ne trouverez pas plus de cinq pour cent de la population russe qui soutiendrait une invasion de la Pologne et son intégration dans un empire russe.

Ça n'a aucun sens. Et les amis de la Russie, alors ? Ceux qui l'ont maintenue à flot, les Chinois, les Indiens ? Aucun d'eux ne soutiendrait ça. Ils comprennent désormais la position russe. Ils ne sont pas obligés d'approuver l'invasion, mais ils la comprennent. Rien de tout cela n'a de sens. Et on pourrait penser que cela devrait faire partie du débat. Et je crois que c'est là mon dernier point : selon ce que vous avancez, si la Russie est expansionniste, alors nous devons envoyer des armes et l'arrêter parce que c'est le nouveau Hitler, toutes ces absurdités. Mais si la Russie considère l'expansion de l'OTAN comme une menace existentielle, et qu'elle réagit à cela, alors nous devrions parler et mettre un terme à tout ça.

Au lieu d'envoyer davantage d'armes, on ne ferait que monter d'un cran dans l'escalade. On pourrait penser que, face à ces deux options, on réunirait nos plus grands esprits pour en discuter, pour en débattre. Mais le fait est qu'on ne peut même plus en parler aujourd'hui. Parce que si vous soutenez qu'ils voient réellement cela comme une guerre défensive, qu'ils y voient une menace existentielle, alors vous les légitimez. Vous les soutenez. Vous propagez la propagande russe. Donc, on ne peut

même pas débattre de la chose la plus importante dont nous devons parler à notre époque. C'est tout à fait remarquable. Bref, une dernière réflexion ?

#John Mearsheimer

Deux points. Il y a des éléments qui montrent qu'en Grande-Bretagne, certaines personnes souhaitent emprisonner des individus comme vous et moi pour avoir avancé ce genre d'arguments, n'est-ce pas ? C'est vraiment assez remarquable. Mais un autre point, Glenn : vos arguments sur la Pologne, qui sont tout à fait justes, s'appliquent aussi à l'ouest de l'Ukraine. C'est pourquoi les Russes n'ont jamais manifesté le moindre intérêt à conquérir toute l'Ukraine. Ils comprennent parfaitement que la moitié ouest, et peut-être même un peu plus de la moitié du pays, est peuplée d'Ukrainiens de souche qui se battraient comme des chiens sauvages contre une occupation russe.

Écoutez, l'idéologie politique la plus puissante sur la planète, comme je le souligne toujours, c'est le nationalisme. Et si vous êtes un pays comme la Russie, et que vous envahissez un pays comme la Pologne, ou l'ouest de l'Ukraine, vous allez vous heurter à une résistance énorme de la population locale. C'est ce que les Russes ont découvert en Afghanistan. C'est ce que les Américains ont découvert en Afghanistan. C'est ce que nous avons découvert en Irak. C'est aussi pour ça que Trump n'a aucun intérêt à envahir l'Iran. Que se passerait-il si nous envahissions l'Iran ? Les Iraniens se battraient comme des chiens enragés, parce que le nationalisme est une force remarquablement puissante. Les populations locales ne veulent pas qu'un étranger arrive et tente de diriger leur vie politique.

Un dernier point à ce sujet : je rappelle toujours aux gens que l'Union soviétique, qui est l'ancêtre de la Russie, a un jour occupé une immense partie de l'Europe de l'Est. C'était, en gros, un cauchemar. Ils avaient fort à faire avec les Tchèques, les Hongrois, les Allemands de l'Est, les Roumains, les Albanais, les Yougoslaves, et ainsi de suite. Rappelez-vous : ils ont dû réprimer une grande insurrection en Allemagne de l'Est en mille neuf cent cinquante-trois. Ils ont dû intervenir en Hongrie en mille neuf cent cinquante-six. Ils ont dû intervenir en Tchécoslovaquie en mille neuf cent soixante-huit. Ils ont failli intervenir en Pologne à plusieurs reprises. C'était un cauchemar. Comme j'aime à le dire, ils sont déjà passés par là, ils ont déjà essayé, et ça ne s'est pas très bien terminé.

Les Russes comprennent parfaitement que le nationalisme est une force extrêmement puissante. Et l'idée qu'ils voudraient conquérir l'Ukraine occidentale, la Pologne ou les États baltes est absurde. De leur point de vue, cela n'a tout simplement aucun sens. Et les Russes n'ont rien dit qui indique qu'ils ne comprennent pas la logique que vous avez exposée, et que je viens simplement de reprendre. Ils n'ont jamais dit : « Nous voulons envahir l'un de ces pays, et nous pensons que ce sera facile. » Ils n'ont manifesté aucun intérêt à envahir ces pays, parce qu'ils comprennent parfaitement ce qui se passerait.

#Glenn

Juste pour ajouter un point à ce que vous avez dit : au siècle dernier aussi, l'Europe était un centre de pouvoir majeur dans le monde. Il y aurait donc eu un objectif stratégique plus large. Mais aujourd'hui, avec le déplacement économique vers l'Est, et les Russes qui réorientent leur économie en conséquence, s'ils marchent sur Berlin, qu'est-ce qu'ils vont y faire ? Ce n'est pas comme si c'était encore le principal centre de gravité du monde. Il se déplace très vite vers l'Asie. Si cela avait un sens, ce serait une chose. Mais, comme je le dis, cela n'a absolument aucun sens.

Avant de nous quitter, je voudrais dire à nos auditeurs qu'ils devraient vraiment aller voir votre chaîne YouTube, que vous avez lancée récemment. Vous y publiez d'excellents épisodes, sur des sujets très précis, et c'est très instructif. En tout cas, moi, je veille à la suivre. Donc, oui, allez sur le site de John Mearsheimer, ou sur YouTube, et aussi sur Substack. Merci beaucoup d'avoir pris le temps. Merci pour ces mots aimables, Glenn, à propos de ma chaîne YouTube. Et merci de m'avoir invité dans l'émission. Comme toujours, j'ai beaucoup apprécié notre conversation.